LES BÂTISSEURS À PIED D'ŒUVRE

Dans la tech, la restauration ou la création, ces entrepreneurs se distinguent par leur capacité à construire les modèles de demain. Ils façonnent aujourd'hui une mode plus responsable, une IA à la française plus puissante ou encore des innovations industrielles de rupture.

THÉAU PERONNIN, 34 ans, cofondateur d'Alice & Bob

Un visionnaire scruté par Nvidia



Bruno Levy/Divergence-Images

« *Pour moi, il est de la trempe d'un Steve Jobs.* » Arrivé en tant que président exécutif d'Alice & Bob en 2023, l'ancien patron d'Atos Élie Girard ne tarit pas d'éloges sur Théau Peronnin, PDG et cofondateur de la start-up. Il faut dire que le polytechnicien de 34 ans est ambitieux : face aux budgets illimités des géants américains, Google et IBM en tête, il s'imagine remporter la course à l'ordinateur quantique et devenir le Nvidia du secteur. Sa technologie de « qubits de chat », des bits quantiques supraconducteurs incluant un mécanisme de correction d'erreurs les rendant plus performants que ceux de leurs concurrents, intéresse jusqu'au PDG du géant mondial des puces IA, Jensen Huang : après qu'Alice & Bob a levé 100 millions d'euros en janvier 2025, Nvidia a toqué à la porte de la jeune pousse pour entrer à son capital. De quoi permettre à cette dernière de récolter 50 millions de financements supplémentaires en mai dernier. La start-up se démarque aussi par la personnalité de son fondateur. « *C'est un visionnaire qui veut changer le monde*, admire Élie Girard. *Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi complet.* » Désireux « *d'aller au bout de son idée* » et de faire de sa société un succès technologique français, Théau Peronnin n'en oublie pas de garder les pieds sur terre : à la naissance de sa troisième fille, au début de l'été, il est parti en congé paternité. Preuve de la solidité de son entreprise, celle-ci continue à avancer et s'apprête à inaugurer à Aubervilliers ce qui sera « *la plus grande usine quantique d'Europe* », selon Élie Girard. **F. V.**

LOUISE BOUCHER, 30 ans, fondatrice du fonds Sisyphus

Crédit militaire



C'est ce qu'on appelle avoir du flair. En quelques années comme investisseuse dans la défense, Louise Boucher, 30 ans, fondatrice du fonds de capital-risque Sisyphus Ventures, a misé sur deux des plus belles pépites françaises militaires : Comand AI et Harmattan AI. « *J'ai toujours eu un appétit pour ces sujets militaires* », explique la fille de diplomate. Après l'ESCP et CentraleSupélec, elle débute en 2021 au sein du fonds Frst qui entre au premier tour de table de Comand AI sous son impulsion. Pari gagnant : le spécialiste des logiciels d'aide au commandement a depuis levé 8,5 millions d'euros en 2024 et 32 millions en juin dernier, pour une valorisation de 110 millions. Une expérience plus tard au sein du fonds Northzone à Londres, Louise Boucher lance le sien, dédié à la défense, avec « *l'idée de repérer les start-up très en amont* ». Sisyphus a ainsi été l'un des premiers à investir dans le phénomène Harmattan AI *(lire page 59)*. Le fonds, qui prend des tickets de 500 000 à 1 million d'euros, est en cours de *closing*. Objectif : 20 à 30 millions levés. **V. L.**

La nouvelle task force du deal

Dans l'ombre des grands contrats de fusions-acquisitions, une jeune génération de banquiers et avocats d'affaires prometteurs s'impose.



Studio Aterego pour Messier & Associés

Charlotte Zygband. Elle dirige l'activité Amériques de Messier & Associés.

On le sait, le métier de banquier d'affaires, qui a donné à la France deux présidents de la République (Macron et Pompidou), est souvent un tremplin. Au sein de Rothschild & Co, **Alexandre Flanigan,** 36 ans, spécialisé dans la restructuration de dette souveraine – l'activité reine –, est aujourd'hui reconnu comme l'un des conseillers les plus établis auprès des gouvernements du Moyen-Orient. En cinq ans, le jeune Franco-Américain est intervenu sur plus de vingt transactions pour 40 milliards de dollars.

En matière de M&A (*mergers and acquisitions*, fusions-acquisitions), **Charlotte Zygband,** 38 ans, a de son côté œuvré dans des transactions d'une valeur cumulée similaire chez Messier & Associés, dont elle dirige l'activité Amériques. La centralienne, qui a commencé sa carrière à Alstom, apprécie la quantité de matière grise imprégnant les couloirs de la « boutique », qui compte des associés comme Marwan Lahoud et des clients comme TotalEnergies. « *Un* trusted advisor *est un partenaire de référence des entreprises entre les deals*, confie-t-elle. *Et la dimension psychologique du métier est fondamentale : une IA n'aurait pas pu conclure l'opération Atlantic!* » Avec Jean-Marie Messier, Charlotte Zygband a en effet piloté avec ténacité la cession réputée impossible de ce groupe industriel par les familles actionnaires, épilogue d'une tragédie grecque de plus de trois ans.

Côté avocats d'affaires, autres partenaires stratégiques des entreprises, **Stanislas Darrois,** fils de la légende Jean-Michel Darrois, devrait être nommé associé de Darrois Villey Maillot Brochier d'ici un an. A 35 ans, il a travaillé sur le rachat par L'Oréal des participations de Nestlé dans son capital, puis plus récemment dans des dossiers aussi divers que la succession d'Alain Delon ou la concurrence déloyale post-M&A au sein de grands groupes. « *En matière de fusions-acquisitions, il faut savoir faire du conseil et du contentieux* », insiste-t-il.



Sébastien Dolidon

Stanislas Darrois. Il devrait être nommé associé de Darrois Villey Maillot Brochier.

Quant à **Julia Lefevre,** 34 ans, collaboratrice de l'équipe private equity de Latham & Watkins, elle est aussi vue comme une future star du barreau, connue pour sa capacité à épauler des fonds d'investissement de premier plan, tels qu'Astorg, dans leurs opérations à fort enjeu. **S. R.-M.** ▶

De jeunes diplômés aux aspirations nouvelles

Au côté du classique projet de carrière dans un groupe du CAC 40, une part majoritaire d'étudiants en grandes écoles cherchent du sens et l'épanouissement au travail. Une ambition qui les pousse vers l'entrepreneuriat.

Que signifie « réussir » quand on a moins de 40 ans ? *« Avant, la majorité des carrières des jeunes diplômés étaient motivées par le salaire et les responsabilités »*, assure Manuelle Malot, directrice du NewGen Talent Centre, l'institut de l'Edhec consacré aux aspirations des nouvelles générations. Aujourd'hui, la réponse est tout autre. Certes, un tiers (32%) des jeunes diplômés sont encore motivés par le pouvoir et la rémunération, selon une enquête du centre publiée en avril dernier. Mais 37% se disent plutôt entrepreneurs, en quête d'autonomie, et 31% s'identifient même comme engagés, d'abord portés par l'utilité de leur mission. *« Le modèle de l'étudiant qui rêve d'intégrer une boîte du CAC 40 et de monter jusqu'au sommet existe encore, mais ce n'est plus le seul »*, résume Thierry Coulhon, président du directoire de l'Institut Polytechnique de Paris.

« Organisations illisibles »

La bascule ? Elle se situe autour de 2019, selon Manuelle Malot. Celle-ci pointe la loi Pacte (plan d'action pour la croissance et la transformation des entreprises), qui aurait accéléré la financiarisation et la complexification des entreprises, avec des privatisations (notamment de la FDJ) et l'allégement de certaines règles comptables. *« Depuis, on observe chez les jeunes un vrai refus de se plier à des organisations devenues illisibles »*, observe Manuelle Malot, qui y voit en creux une critique des *bullshit jobs*, ces emplois dont on peine à percevoir le sens et l'utilité concrète.

Le rapport à l'autorité en est le premier symptôme, comme en témoigne Thomas Jeanjean, nouveau directeur général de l'ESCP depuis le 24 août dernier : *« De mon temps, on acceptait de faire un boulot rébarbatif avec des managers difficiles, car cela faisait partie du parcours pour évoluer. Aujourd'hui, la jeune génération n'a plus envie de souffrir en silence. »* En tout cas, quand elle a le choix.

Talents à retenir

Mais attention, *« ce n'est pas parce qu'ils ont un rapport au travail différent de leurs parents qu'ils sont moins ambitieux »*, avertit Manuelle Malot. La preuve : *« Une partie croissante d'entre eux ont la fibre entrepreneuriale et se disent que s'épanouir en fondant une entreprise qui a du sens est possible »*, assure Thierry Coulhon. Selon la Conférence des grandes écoles, la part des diplômés qui se lancent dans la création de leur boîte a presque triplé en quinze ans, passant de 1,43% à 3,9%. Charge aux entreprises de fidéliser ces talents avant que la petite graine de l'entrepreneuriat ne finisse par germer.

Charlotte Rousset



Alice & Bob/SP

Tiffany Gibier, 29 ans, diplômée en développement informatique de l'école 42.

Une prise éclair de responsabilités

Je suis ingénieure chez Alice & Bob, mais il y a quatre ans, l'ordinateur n'était pour moi qu'un outil pour lire les mails. À l'époque, j'avais monté ma boîte dans l'événementiel, dont le Covid a eu raison. Ça a été dur, mais je ne vis plus ce coup d'arrêt comme un échec : c'est lui qui m'a mise sur la route de 42 [une école d'informatique gratuite et accessible sans diplôme], que j'ai intégrée fin 2022 et qui m'a permis de m'épanouir personnellement et professionnellement. J'ai récemment appris que j'étais TDAH, après avoir eu durant vingt-huit ans le sentiment diffus de ne pas être douée pour apprendre. Le cadre scolaire classique ne m'a jamais profité. Celui de 42 a produit tout l'inverse : il m'a redonné confiance dans ma capacité à apprendre et réussir. Suffisamment, en tout cas, pour que je candidate chez Alice & Bob, le champion français du quantique. Un stage puis un CDI, et m'y voilà encore, deux ans plus tard. Je suis arrivée à un moment de fort turnover : des personnes plus expérimentées sont parties ou montées vers des postes de management. Alors je me suis très vite retrouvée comme point de contact de collègues seniors arrivés après moi. C'est pourquoi j'ai, en partie, déjà réussi ma vie professionnelle : je prends des responsabilités dans un domaine de pointe qui sera la prochaine grande révolution technologique. Et je ne souhaite pas revenir à l'entrepreneuriat. J'aime ma vie de salariée qui m'offre une meilleure rémunération, autour de 50000 euros par an, après des années où être ma propre patronne ne me rapportait rien. Même si ma meilleure amie parie, elle, que j'y reviendrai un jour !



Carlotta Scarrupoe

David Bergmann, 26 ans,
major du Master in management 2025 de l'ESCP

Le conseil en mode ouvert

Après avoir majoré le master en management de l'ESCP en 2025, je suis aujourd'hui consultant chez BCG à Munich. On me demande parfois si rejoindre un grand cabinet de conseil à la sortie d'une des meilleures écoles de commerce du monde est vraiment le choix le plus audacieux, ou simplement le plus sûr. Honnêtement, c'est un peu des deux. D'un côté, BCG m'ouvre des portes sans m'obliger à m'engager sur une seule voie, ce qui peut ressembler à de la prudence. Mais de l'autre, on change d'équipe tous les trois mois en moyenne. Autant d'occasions de se challenger et donc de progresser à vitesse grand V. C'est cet aspect d'apprentissage qui m'a fait choisir le conseil, au-delà de la rémunération, plutôt généreuse, je l'admets. La suite de ma carrière ? Je ne sais pas trop. Rester longtemps dans le conseil, faire une thèse, rejoindre une start-up, en fonder une moi-même… Rien de tout ça n'est exclu, et heureusement ! Je pense que les bonnes choses viennent quand on garde l'esprit suffisamment ouvert pour les accueillir. Même logique pour l'argent. Je n'ai pas d'ambition salariale arrêtée : je gagnerai évidemment bien ma vie en restant longtemps à BCG. Mais je serais aussi prêt à dépenser tout ce que j'ai mis de côté en début de carrière pour lancer une start-up. Travailler pour quelque chose qui m'appartiendrait vaudrait largement le risque de renoncer à un meilleur salaire ! Mais j'ai la fâcheuse tendance de courir après le prochain palier dès que le précédent est atteint. J'essaie de prendre du recul de temps en temps et de savoir apprécier ce que j'ai déjà construit à 26 ans. C'est en tout cas que mes parents se tuent à me dire…



Ferrandi Paris

Agathe Durand, 24 ans,
major du master of science in hospitality management de Ferrandi.

De l'impact dans la gastronomie

À 24 ans, je commence déjà à toucher mon rêve du bout des doigts. Je suis cheffe de projet pour le Bocuse d'Or, le plus grand concours de cuisine au monde. J'ai pu intégrer l'entreprise dans le cadre de mon stage de fin d'études à Ferrandi, la « business school de la gastronomie ». À l'issue de mon stage, aucun poste n'était pourtant prévu dans cette structure. J'ai dû faire des pieds et des mains pour rester. Mais quand on aime ce qu'on fait, on ne compte pas ses efforts. C'est pour ça que je me suis donnée à fond, sans que cela ne paraisse dur. Pour le moment, ma réussite ne se définit pas à ma fiche de paie, mais plutôt à l'impact de mon travail : faire perdurer l'héritage de Paul Bocuse, qui a créé ce concours, et faire rayonner la gastronomie dans le monde. Il y a aussi une forme de double reconnaissance qui me porte : celle des chefs avec qui je travaille, parmi les plus grands du monde, et qui verbalisent souvent leur gratitude après nos événements, et la mienne en retour, d'avoir la chance de travailler à leurs côtés. Je ne suis pas cheffe moi-même, j'ai besoin de leur expertise, de leur capacité à me freiner quand je pense que tout est possible. Ou, au contraire, à m'entraîner dans des idées que je n'aurais pas osées seule ! L'entrepreneuriat ? Pour l'instant, je suis en phase d'apprentissage. Je veux m'investir de plus en plus dans l'entreprise, prendre du poids dans les projets, apporter ma pierre à l'édifice avant de penser à la suite. Créer ma boîte me trotte dans la tête, comme beaucoup d'anciens de Ferrandi. Mais rien de tout cela n'est urgent. Pour l'instant, je veux simplement continuer à apprendre.



Antonine Batifol, 24 ans,
major 2024 du diplôme d'ingénieur maths et IA de CentraleSupélec.

Son propre code du succès

En arrivant à Centrale, je me voyais faire de la finance, alors j'ai fait un stage en audit. Très vite, mes managers ont vu que ça ne me plaisait pas. J'étais bonne dans mon travail, bien entourée, mais je savais qu'ils avaient raison. C'étaient des tâches cadrées, où la marge de manœuvre est mince. Ce qui me fait avancer, c'est l'apprentissage sans limites : le code, les maths, l'IA… J'ai alors intégré Ateme, une entreprise de vidéo, d'abord sur des sujets data en interne, puis dans une équipe recherche et innovation où je conçois des outils d'IA. Par exemple, un système qui recadre automatiquement une vidéo horizontale en format vertical sur mobile. J'ai vu naître ce projet à partir de zéro et le porte aujourd'hui jusqu'à son déploiement. C'est précisément ça qui me fait dire que j'ai réussi mon job ! Voilà pourquoi rejoindre les grands groupes qui faisaient rêver la génération de nos parents ne me tente pas forcément. Lors d'un stage chez Vodafone en Allemagne, j'ai touché du doigt ce que signifie évoluer dans une structure si grande : moins d'autonomie, moins de prise d'initiative, tout va plus lentement. Je préfère les entreprises de taille intermédiaire, où des process existent déjà sans être encore trop lourds, pour aller vite et changer d'équipe, comme je l'ai fait. Côté salaire, ce n'est pas vraiment important. Certes, je me suis fixé un seuil, autour de 45 000 euros annuels, en dessous duquel je me sentirais lésée en me comparant à mes camarades de promo. Certains ont signé des packages à 90 000 euros dans le secteur bancaire. Mais ça ne m'empêche pas de dormir, surtout en tant que jeune diplômée. J'ai le temps !